

Au pas de course sur le toit de l'Europe

Autor(en): **Jeannotat, Yves**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport**

Band (Jahr): **47 (1990)**

Heft 9

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Au pas de course sur le Toit de l'Europe

Yves Jeannotat

La coupole du Mont-Blanc dite, autrefois, Mont-Maudit, culmine à l'altitude de 4807 mètres. C'est le sommet le plus élevé du Continent: le Toit de l'Europe! Considéré comme inviolable il y a à peine plus de deux siècles, cette montagne magique est, aujourd'hui, l'objet de toutes les convoitises. Sa conquête, longtemps envisagée par les guides de la région, débuta réellement vers 1780 sous l'impulsion de de Saussure et de Jacques Balmat. Ce dernier s'y était pris à plusieurs reprises en solitaire, mais sans succès. Sentant la victoire à sa portée, il finit par demander au docteur Paccard, savant médecin et naturaliste spécialisé en botanique et en géologie, s'il ne voulait pas s'associer à son projet. Ainsi, les deux audacieux pourraient témoigner mutuellement d'un succès qu'on aurait probablement mis en doute s'il avait été réussi par un seul homme.

Balmat et Paccard partirent de Chamonix le 7 août 1786 au matin et, le 8 août (certains disent le 9), à 18 h, ils parvenaient enfin au sommet. Le fait qu'il leur ait fallu deux jours pour monter et un jour et demi pour redescendre n'intéressait alors personne. Une seule chose comptait: l'arrivée au sommet qui, pour tout alpiniste classique, ne constitue pas une étape mais «la fin définitive d'une entreprise».

Cela étant, l'homme est ainsi fait que, ce qu'il entreprend, il veut d'abord l'accomplir «bien», puis «bien et de plus en plus vite»! Ainsi, en annonçant, en 1864, qu'il avait fait l'aller et le retour en moins de 24 heures, l'Anglais Morshead réveilla l'écho du mot «record» gelé quelque part au pied d'un glacier. Invitation? Provocation? Le défi était porté et on ne tarderait sans doute pas à le relever! Aboutissement logique, puisque toute conquête est appelée à faire disparaître un mythe. Et c'est peut-être cela qui fait bouillir la vie car, malgré les apparences, rien n'est jamais définitivement mort dans la montagne, ni dans le désert, ni dans l'Uni-

vers. La vie, bien au contraire est partout sous-jacente et il faut parfois un brin de folie, mélange d'audace et de passion, pour la faire resurgir là où on pouvait la croire définitivement éteinte! De fait, depuis l'exploit non vérifié de Morshead, les briseurs de records se mirent à tourbillonner, sur les pentes du Mont-Blanc, au grand dam des alpinistes au pas mesuré et des guides, dont l'étiquette relève d'un soucis de sécurité (aussi professionnel) bien légitime.

L'apparition il y a une vingtaine d'années, le développement et l'impact extraordinaire des courses de montagne ont favorisé cette évolution en produisant peu à peu une nouvelle «race» de coureurs, elle-même très rapidement hiérarchisée. Au pied des alpages: les populaires, qui engagent le combat périodiquement pour se prouver qu'ils peuvent venir à bout d'eux-mêmes, choisissant, pour ce faire, des parcours à leur taille; les spécialistes, ensuite, dont l'objectif premier est de s'améliorer d'année en année et de course en course; les champions, enfin, souvent venus du cross-country, du marathon et même de la piste, champions dont le réflexe est d'aller toujours plus loin, toujours plus haut, toujours plus vite! Dans ce contexte toutefois, les «alpinistes» se sont faits «coureurs» avant que les «coureurs» ne partent eux-mêmes à la conquête de la montagne: en 1910 au Mont-Blanc, Alfred Couttet, Joseph et Marcel Buchard réussissaient ensemble l'aller et le retour en 13 heures et, en 1968, René Secrétant et Jean-Marie Bourgeois en 8 h 48'18'', temps «contrôlé» pour la première fois, avec départ et arrivée devant la Mairie de Chamonix. Dès lors, les tentatives allaient s'enchaîner. Les «coureurs» se lancèrent à l'assaut du dôme en petite tenue, chaussures de route jusqu'au pied du glacier, puis chaussures d'athlétisme à pointes (18 mm). Les guides en eurent froid dans le dos! En 1975, Louis Bailly-Bazin mettait 8 h 10'; en 1986, Pierre Cusin et Thierry Gazan

7 h 56'30''; en 1987, Laurent Smagghe 6 h 47'09''; le 14 juillet 1988, Pierre Lestass 6 h 22' puis, cette même année: le 26 juillet, Laurent Smagghe, à nouveau, 6 h 15'25''; le 28 juillet, le Suisse Jacques Berlie, 5 h 37'6''; le 6 août, Laurent Smagghe encore, 5 h 29'30'', et enfin, le 20 juillet 1990, Pierre-André Gobet, de Bulle, 5 h 10'15''...

*

Gobet: *Ce que j'ai fait comporte les risques habituels inhérents à la haute montagne, ni plus, ni moins. Je les connais aussi bien qu'un alpiniste dit «classique» ou qu'un guide et je les ai pris sur moi. Je me suis aussi préparé en fonction de l'obstacle à franchir. Ce qui me paraîtrait inacceptable, ce serait que quelqu'un arrive n'importe comment, de n'importe où et se lance dans la même entreprise sans être informé, sans être bien préparé et parfaitement entraîné. Je me suis attaqué à un record: je l'ai battu et cela m'a procuré un grand contentement. En outre, contrairement à ce que certains pourraient croire, j'ai savouré la montagne pendant mon effort, et connu des sensations exceptionnelles (sensations physiques, intellectuelles, spirituelles, poétiques...) aussi bien pendant l'ascension, entre 5 h et 8 h 08, que pendant la descente, entre 8 h 11 et 10 h 10...*

*

J'ai assisté moi-même à l'exploit de Pierre-André Gobet. J'ai été impressionné par la sérénité de son comportement avant et après la course, par la disponibilité et la générosité des amis qui avaient disposé dix postes de contrôle et de ravitaillement (eau, thé sucré, semoule liquide avec miel) sur le parcours, et par la discrétion des «sponsors». Face à ce sain enthousiasme, j'ai été surpris par l'indifférence des Chamoniards, par le lourd silence des autorités... Je me suis alors remémoré ces paroles de Michel Boutron écrites dans «La Montagne et ses hommes»: *Il ne s'agit pas de vivre dangereusement, mais de vivre. L'alpinisme n'est pas un jeu entre la vie et la mort. Notion de danger et notion de difficulté sont deux choses bien différentes que l'on confond facilement; autant la première est morbide et condamnable, autant la seconde est saine et virile. Mais où commence et où finit l'«alpinisme»?...* ■